Document generated on 08/03/2025 5:11 p.m.

Recherches amérindiennes au Québec

Le bestiaire innu : les quadrupèdes, Daniel Clément. Coll. Mondes autochtones, Presses de l'Université Laval, Québec, 2012, 530 p.

Paul Charest

Volume 44, Number 2-3, 2014

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1030983ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1030983ar

See table of contents

Publisher(s)

Recherches amérindiennes au Québec

ISSN

0318-4137 (print)
1923-5151 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Charest, P. (2014). Review of [*Le bestiaire innu : les quadrupèdes,* Daniel Clément. Coll. Mondes autochtones, Presses de l'Université Laval, Québec, 2012, 530 p.] *Recherches amérindiennes au Québec*, *44*(2-3), 175–177. https://doi.org/10.7202/1030983ar

Tous droits réservés © Recherches amérindiennes au Québec, 2015

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

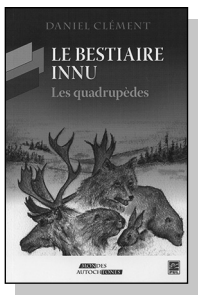
Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

sur certains préjugés tenaces pour s'en jouer sans pour autant créer de réel malaise ; entre l'Indien qui joue au bingo et les fonctionnaires blancs qui poursuivent Jésus, les thèmes se dévoilent de façon assez convenue. On sortira de cette lecture peut-être davantage touchés par l'histoire de ce petit garçon qui, incapable de concevoir que les bons Européens aient pu rédiger la Loi sur les Indiens, en arrive à la conclusion que l'infâme document a été produit par les peuples ennemis de la Fédération dans *Star Trek*. En effet, qui « aurait cru […] que ce document était la clé de l'univers ».

En mélangeant habilement des thèmes contemporains aux références à la mythologie, par exemple en exploitant le récit de la Femme tombée du ciel (tombée dans une piscine de motel à sec), King explore un sujet fertile. S'il le fait avec un certain succès, et si plusieurs nouvelles provoquent à la fois sourire jaune et réflexion plus poussée, le recueil n'en demeure pas moins inégal. Il permet néanmoins d'entrer dans l'univers d'un auteur sans contredit brillant, doublé d'un excellent conteur et d'un observateur exceptionnel.

Geneviève Pigeon
Université du Québec à Montréal
Chercheure associée CRBC-Rennes



Le bestiaire innu : les quadrupèdes

Daniel Clément. Coll. Mondes autochtones, Presses de l'Université Laval, Québec, 2012, 530 p.

DIX-SEPT ANS APRÈS avoir publié *La zoologie des Montagnais* (1995), Daniel Clément publie une nouvelle tranche de ses travaux sur le sujet, selon une approche différente, cette fois, avec un *bestiaire* présentant vingt quadrupèdes choisis parmi les plus importants pour les Innus. Par ordre de présentation, ce sont les animaux suivants : la souris, l'écureuil, le castor, la loutre de rivière, le rat musqué, le phoque, le vison d'Amérique, le loup, le renard roux, la martre d'Amérique, le pékan, l'hermine, le loup-cervier, l'ours noir, la marmotte commune, le lièvre d'Amérique, le porc-épic d'Amérique, le carcajou, le caribou et le chien. Le choix de cet ordre n'est cependant pas expliqué par l'auteur dans son introduction. Chaque chapitre, à l'exception de deux, est subdivisé selon les quatre « rubriques » suivantes : nomenclature et classification ; description, modes de déplacement et sens ; mœurs ; reproduction. Les chapitres sur l'ours et sur le caribou contiennent une rubrique supplémentaire intitulée « Techniques de chasse et utilisation ». La plupart des chapitres ont une longueur variant entre 12 et 24 pages. Les chapitres les plus longs traitent respectivement du loup (45 pages), de l'ours (62 pages) et du caribou (67 pages). Cela s'explique à la fois par l'importance de ces animaux pour les Innus et d'autre part par l'abondance du matériel ethnographique recueilli par l'auteur et des données provenant de la littérature. Ce manuel, si on peut l'appeler ainsi – ou cette encyclopédie, selon Clément – est le résultat partiel de travaux de recherche amorcés au début des années 1980 comme l'indique l'auteur en introduction. Il a d'ailleurs récidivé récemment avec la publication de *L'hôte maladroit : la matière du mythe* (2014), et d'autres ouvrages seraient en préparation.

Comme l'écrit l'auteur, « Le but de ce travail est essentiellement ethnographique, plus précisément ethnozoographique, c'est-à-dire qu'il vise à documenter les connaissances des Innus en matière animale » (p. 7). Son contenu se fonde d'abord sur plusieurs enquêtes de terrain réalisées par Clément dans les communautés innues d'Ekuanitshit (Mingan), de Nutashkuan (Natashquan), de Matimekosh (Schefferville) et d'Utshimassit auprès de seize informateurs et informatrices, soit treize hommes et trois femmes. S'ajoutent à ce premier corpus des données provenant d'un grand nombre d'ouvrages publiés par des ethnologues et autres personnes (v.g. missionnaires, explorateurs) ayant publié des textes traitant des rapports entre Innus et animaux quadrupèdes (v.g. Peter Armitage, Serge Bouchard, Richard Dominique, Georg Henriksen, Julius Lips, José Mailhot, Jacques Rousseau, Rémi Savard, Frank Speck, etc.). De ce second corpus, l'auteur a surtout utilisé des informations provenant de la tradition orale innue (mythes et légendes). Un troisième corpus de données provient des ouvrages de plusieurs biologistes (mammalogistes) qui ont fourni à Clément de la matière comparative entre les connaissances des Innus sur un animal et les connaissances des « scientifiques » sur ce même animal. De nombreux passages sont consacrés à la comparaison d'informations provenant des deux « sciences » – autochtone et allochtone – et dans la plupart des cas elles concordent. La bibliographie de quelques centaines de titres témoigne de l'ampleur du travail documentaire réalisé dans la préparation de ce livre. De plus, dans la description des quadrupèdes faisant partie de son bestiaire, Clément utilise un grand nombre de termes ou concepts innus, dont il explique la signification en les décortiquant. Il démontre ainsi une bonne maîtrise de cette langue tout en se référant à des linguistes qui en sont des spécialistes, telles José Mailhot et Lynn Drapeau.

Avec ses quelque 500 pages de texte ethnographique – hormis la bibliographie –, le contenu de ce livre est d'une très grande richesse dont il est impossible de rendre compte adéquatement dans ce compte rendu. On ne peut porter l'attention que sur un animal en particulier, à titre d'exemple. Celui de l'ours noir ou *mask* (chap. 14, p. 251 à 312), l'animal que les Innus considèrent comme étant le plus près de l'homme, est mon choix, présenté selon les cinq rubriques adoptées par l'auteur.

« Nomenclature et classification » : Les Innus connaissent trois autres espèces d'ours sur lesquelles nous ne nous attarderons pas, dont l'ours blanc. Tous les ours sont considérés comme appartenant à l'ordre des *aueshîshat*,

'les quadrupèdes' (p. 259) selon le système classificatoire innu. Selon la classification de Bouchard et de Mailhot entre « animaux d'été » et « animaux d'hiver », l'ours noir est un animal d'été puisqu'il passe l'hiver en hibernation. Par ailleurs, selon sa classification en fonction des « maîtres spirituels des animaux », il peut relever de différents maîtres selon des informateurs : « La conception la plus répandue veut que l'ours soit son propre maître [...], mais on lui reconnaît aussi comme chef soit *Papakashtshishu*... soit encore *Mishtâpeu*, 'le Grand homme'... » (p. 260). On considère l'ours noir comme étant son propre maître, parce qu'il est peu chassé, parce qu'il est solitaire et parce qu'il est intelligent... comme l'homme. Selon une variante du mythe de *Tshakâpesch* il serait à l'origine des autres espèces animales » (p. 262). Lorsqu'on s'adresse à l'ours avant de le tuer à la sortie de sa cache d'hibernation on l'appelle *nimushun* (grand-père) et on lui demande pardon de devoir agir ainsi pour nourrir sa famille.

« Description, modes de déplacement et sens » : L'ours noir est grand et fort, possède des mains et fournit beaucoup de graisse, aliment autrefois très recherché par les Innus. L'utilisation de ses différentes parties (tête, peau, viande et graisse) et les pratiques rituelles les accompagnant donnent lieu à d'assez longues descriptions reliant souvent l'être humain à l'ours noir (p. 268) selon la « théorie des signatures » adoptée par Clément. Une fois tué, l'ours est apprécié en fonction de la quantité de graisse qu'il peut fournir, soit plusieurs dizaine de kilos. Sa chair était autrefois consommée lors d'un *makusham* ou d'un repas à finir ou à tout-manger (repas festif). Des règles précises présidaient à la distribution et à la consommation de sa viande selon l'âge et le sexe des participants. L'ours noir se déplace de différentes façons, en marchant, en courant, en bondissant et en grimpant aux arbres. Il grogne, il crie, il pleure, il souffle, et il parle « comme les humains » (p. 279). Il a la vue faible mais il entend très bien.

« Mœurs de l'ours » : Il se retire dans une tanière à l'automne pour y passer l'hiver en hibernation. Cette tanière est le plus souvent un abri creusé sous un arbre ou encore une caverne. Dans cette tanière l'ours aménage une litière et un trou de respiration. Il est omnivore et son régime alimentaire est des plus diversifiés : végétaux, petits mammifères, insectes, charogne. Il n'a pas d'ennemi à part le loup.

« Reproduction » : Les ours noirs s'accouplent au début de l'été, et la femelle donne naissance à un ou deux oursons vers le mois de février. Comme pour les autres animaux, les Innus identifient plusieurs stades de croissance à partir de l'embryon jusqu'à l'âge adulte (4 ans et plus).

« Techniques de chasse et utilisation » : L'ours peut être chassé par des moyens invisibles (rêve, chant avec tambour, tente à suerie) ou visibles (détection de la buée de respiration dans la tanière, apaisement de l'animal par la parole, utilisation d'un piège, usage d'une hache ou d'une arme à feu pour l'abattre). À peu près toutes les parties (chair, peau, griffes, dents, etc.) de l'ours ont un usage alimentaire, technique ou médical mais, tel que mentionné, c'est sa graisse ou axonge qui est la plus appréciée.

En conclusion de son chapitre sur l'ours noir, Clément écrit : « La place de l'ours noir dans la culture innue n'est pas aisée à cerner. Peur et respect jouent un rôle, mais la ressemblance perçue avec l'être humain semble commander la plupart des rapports ». (p. 311)

Dans tous ses chapitres, l'auteur fait très fréquemment appel au contenu de la tradition orale – mythes surtout mais aussi légendes – pour analyser le discours des Innus sur les animaux quadrupèdes. Selon lui, les mythes sont des moyens mnémotechniques et de transmission aux jeunes générations des connaissances des animaux, de leur anatomie, de leurs comportements, de leurs relations interspécifiques. Dans sa conclusion générale il adresse d'ailleurs une critique directe à l'approche structuraliste qui ne réussit pas toujours à comprendre correctement certains passages des mythes touchant particulièrement aux animaux :

> Nous en concluons, contrairement aux structuralistes, que le mythe fait du sens et que seule notre propre méconnaissance des conceptions autochtones – trop souvent un manque d'ethnographie – nous empêche de les comprendre. (p. 508)

Plusieurs passages du livre sont répétitifs, en particulier ceux concernant les trois systèmes innus de classification des animaux quadrupèdes. Mais l'explication de ces répétitions se trouve en introduction : l'auteur a voulu que chaque chapitre soit une unité séparée des autres pour qu'un lecteur puisse d'abord lire celui sur un animal qu'il l'intéresse plus particulièrement sans avoir lu les chapitres précédents. Malgré cela, dans chaque chapitre il est question de relations interspécifiques, entre autres de relations de prédation, en particulier dans ceux concernant le loup et le caribou.

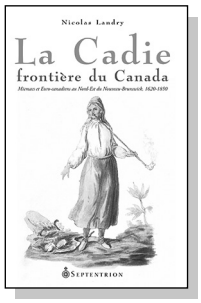
Des références à la « théorie » ou à la « doctrine » des signatures apparaissent dans plusieurs chapitres, mais l'auteur n'explique pas de façon suffisamment détaillée à mon avis en quoi cela consiste, bien qu'il en donne plusieurs exemples. À la page 268 il la définit très brièvement comme ceci : « cette correspondance qu'on établit entre l'être humain et l'ours noir », donc par extension avec les animaux en général. Dans le chapitre sur le caribou, il écrit aussi que les Innus créent des signatures « pour influencer les événements » (p. 428).

Le bestiaire innu est un ouvrage admirable, résultant de longues recherches très bien documentées et très fouillées. Il constitue un grand pas en avant en ethnozoologie innue en particulier et amérindienne de façon plus générale. Malgré tout, l'auteur souligne certaines lacunes dans les connaissances acquises et de nouvelles pistes de recherche pour aller encore plus loin. On pourrait penser qu'il s'agit d'un livre destiné aux seuls spécialistes, anthropologues-ethnologues, biologistes, ou autres. Comme l'a prévu son auteur, il peut être aussi un ouvrage de référence pour toute personne voulant s'instruire sur les connaissances d'un peuple autochtone

sur les animaux avec lesquels il est en relation depuis des millénaires.

En terminant je m'en voudrais de ne pas souligner les magnifiques dessins au crayon qui viennent rehausser l'ouvrage, œuvres de Christiane Pelletier Clément, la conjointe de l'auteur.

Paul Charest
professeur associé,
Université Laval, Québec



La Cadie, frontière du Canada : Micmacs et Euro-canadiens au nord-est du Nouveau-Brunswick, 1620-1850

Nicolas Landry. Septentrion, Québec, 2014, 342 p.

NICOLAS LANDRY A PUBLIÉ plusieurs ouvrages portant sur l'histoire de la région Atlantique. Ses travaux consacrés aux pêches françaises et à l'émergence de la société acadienne après le Grand Dérangement demeurent des sources de référence (voir Landry 1994, 2008, 2009). Dans sa nouvelle étude, Landry porte son attention sur le nord du Nouveau-Brunswick et les débuts de la colonisation. Il affirme d'emblée que « cette région figurait bel et bien dans la sphère d'influence de Québec et non de Port-Royal ou de Louisbourg » (p. 10). D'une part, cela explique peut-être « le peu de place » consacrée à Miramichi, Miscou, Ristigouche ou Nepisiguit dans l'historiographie acadienne (p. 12) ; d'autre part, cela encourage les historiennes et historiens de la Nouvelle-France à repenser les frontières de la colonisation dans la vallée du Saint-Laurent. Si cet ouvrage constitue une contribution significative à l'histoire coloniale française, Landry met aussi l'accent sur l'histoire amérindienne, notamment par l'appui à « l'émergence des recherches s'intéressant à l'histoire de la nation micmaque » (p. 11). En général, cette étude régionale présentée dans un style narratif intéressera surtout les chercheuses et chercheurs spécialistes dans ce domaine.

Les deux premiers chapitres présentent l'expérience micmaque à la lumière de l'histoire et de l'archéologie. Landry cherche à mieux comprendre « leur système de subsistance, leur production artisanale et leur mode de vie en général » (p. 16). Bien entendu, puisqu'on ne dispose pas de documents écrits par les Amérindiens, l'ouvrage de l'auteur repose sur le même corpus de documents historiques européens étudié depuis longtemps, soit les correspondances officielles, les relations des missionnaires et les recensements du régime français. S'il est ainsi peu étonnant de constater les limites de l'analyse sur la démographie, la culture et la spiritualité, la synthèse des connaissances constitue un atout considérable parce que l'étude de Landry est la première à se consacrer à cette population du nord du Nouveau-Brunswick. L'auteur est expert de l'historiographie pertinente – comme en font foi les nombreuses références utiles aux travaux antérieurs tels que ceux d'Olive Dickason, de John Reid et de Bernard Hoffman – et offre ainsi au lecteur une bonne compréhension de la vie micmaque traditionnelle, puis de l'impact de l'arrivée des Européens.

Les chapitres 3, 4 et 5 constituent certainement la contribution la plus originale de l'ouvrage. Landry y explique le commerce et les premières tentatives de colonisation dans la région par le biais d'une étude exhaustive des fonds notariaux, par exemple, des marchés, des obligations, des ventes, des chartes-parties (une sorte de contrat d'affrètement) et des contrats d'engagement. Ayant consulté certains de ces documents, je connais leurs défis de langue, de compréhension et de reconstitution. Avant Nicolas Landry, personne n'a effectué une analyse aussi détaillée de ces documents. Certes, l'auteur est un spécialiste reconnu de la carrière de Nicolas Denys et de celle de son fils, Richard, des protagonistes qui sont souvent oubliés ou mis de côté par les historiennes et historiens de l'Acadie et de la Nouvelle-France. Cette partie la plus forte de l'ouvrage nous convainc que les Denys, père et fils, étaient très dynamiques et intelligents dans leurs efforts pour développer leur territoire. Ils eurent un succès notable, conclut Landry, surtout par rapport à l'exploitation des ressources naturelles et à l'établissement de bonnes relations avec les Micmacs, et ce, malgré les « incohérences décisionnelles » de l'État et les attaques de leurs rivaux (p. 156-162). Après avoir expliqué les contextes difficiles des activités commerciales de Nicolas Denys et d'autres entrepreneurs, l'auteur affirme que « leur détermination doit retenir notre attention, plus que leurs difficultés financières » (p. 137). En effet, il estime que Nicolas Denys est « sans l'ombre d'un doute le personnage le plus touchant de l'Acadie coloniale » (p. 138). Qui plus est, le régime seigneurial était présent et efficace dans la région, suivant le modèle d'établissement de la Nouvelle-France. Ici, les conclusions de Landry appuient mes propres recherches pour le reste de l'Acadie coloniale : en deux mots, les experts ont sous-estimé l'importance du régime seigneurial en Acadie (Kennedy 2014 : p. 128-167).

Le chapitre 6 porte sur l'administration de « l'Acadie du Nord-Ouest » pendant le XVIII^e siècle. Comme l'Acadie péninsulaire avait été perdue lors du Traité d'Utrecht de 1713, l'île Royale, l'île Saint-Jean et le nord du Nouveau-Brunswick devinrent des territoires stratégiques essentiels à la poursuite de la colonisation française. Landry revient aux documents bien connus, surtout les correspondances officielles des autorités françaises, mais son interprétation donne plus de place aux acteurs amérindiens dans le fonctionnement de l'alliance française. En général, les Micmacs ont refusé « de combattre simplement pour satisfaire les intérêts français » (p. 200). À plusieurs reprises, des leaders micmacs mandatés par leurs communautés ont visité Québec et même Versailles afin de faire des demandes ou de déposer leurs plaintes (p. 197, 206-208). Les autorités françaises ont réalisé rapidement que la distribution des présents